Document generated on 07/14/2025 5:12 a.m.

Études littéraires africaines

Avec Bernard Mouralis

Anthony Mangeon

Number 26, 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1035126ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1035126ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Mangeon, A. (2008). Review of [Avec Bernard Mouralis]. *Études littéraires africaines*, (26), 73–75. https://doi.org/10.7202/1035126ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Avec Bernard Mouralis

J'ai été très heureux, en 2007, de trouver rassemblées les *Études de littérature africaine* de celui qui fut, pour moi comme pour beaucoup d'étudiants de littérature, un extraordinaire directeur de recherche – par la disponibilité, la respectueuse attention et la vertigineuse érudition qu'il sut m'offrir.

De prime abord, pourtant, le titre ne me plut guère. *L'Illusion de l'altérité* : cette formule sévère, austère, me déroutait. Que désignaient ces mots ? Des chimères poursuivies par les écrivains d'Afrique, des illusions perdues par le chercheur qui s'était intéressé à leurs textes ? Dans l'une et l'autre interprétation, je ne reconnaissais pas l'image mentale de mon maître, ni sa posture. Il ne pouvait revenir d'une quête vaine de l'authenticité comme d'autres étaient revenus de 1968, car non seulement il n'avait jamais partagé un tel projet primitiviste – la mise au jour d'une « africanité » –, mais il n'avait en outre jamais renoncé à un idéal assurément politique : l'émancipation par le savoir, avec pour corollaire la connaissance au service de l'action. Fallait-il lire dès lors ce titre comme l'assomption nouvelle d'un Bernard moraliste ? J'abandonnai vite cette idée, qui ne me semblait guère meilleure que le piètre jeu de mots lui servant de support… Il me revint alors à l'esprit la manière dont, avec son regard plein de malice, Bernard Mouralis se plaisait souvent à décontenancer son auditoire en prononçant ce trait, aussi laconique que provocateur : « De *l'autre*, en tant que *tel*, il n'y a peut-être rien à dire ». La formule plongeait très souvent l'assistance dans un abysse de perplexité. Et je l'avoue bien volontiers : j'ai personnellement mis du temps à entendre ce propos, et plus encore avant de l'éprouver comme vrai. Mais c'est pourtant sur lui que j'ai finalement voulu conclure à mon tour, en 2004, la rédaction d'une thèse qui devait tant à son directeur : lorsque j'eus compris qu'après des siècles de littérature exotique et de pensée coloniale, « de *l'autre* en tant que *tel* », c'est-à-dire compris comme *altérité radicale*, il n'y avait assurément plus rien à dire, mais qu'il y avait à rebours tant à reprendre, apprendre et attendre de l'autre compris comme *alter ego*. Tenir « l'autre » – l'écrivain, le chercheur, le penseur africain – pour sujet véritable et non plus simple objet de discours, voir en lui un partenaire plutôt qu'un prétexte, un collègue plutôt qu'un subordonné, c'est l'exigence éthique qui anime depuis près de quarante ans B. Mouralis, et c'est le mobile qui sert de fil rouge à sa collection d'essais.

Ceux-ci peuvent se lire comme autant de cheminements par lesquels on sort des sentiers battus en retrouvant, avec l'auteur, les voies jadis empruntées mais oubliées, en renouant les liens distendus ou tout simplement ignorés, en découvrant par là même de nouvelles pistes. Je file à dessein cette métaphore de l'arpentage : on doit en effet à B. Mouralis d'avoir redessiné notre espace littéraire, en rompant notamment avec les métaphores verticales qui faisaient des lettres une citadelle, sinon une tour d'ivoire, pour remettre les choses à plat et en mouvement avec la notion de « champ ». Celle-ci intervient très tôt dans ses écrits (*Les Contre-littératures,* 1975), et elle lui permet de mieux articuler littérature et société, écriture et politique, en fonction des rapports de force qu'elles rendent possibles, en même temps que ces derniers,

réciproquement, les sous-tendent. On lui doit également d'avoir, dès ses premières recherches, mis l'accent sur l'importance de l'histoire, mais dans une perspective que je qualifierais tout à la fois de globale et de triviale. L'histoire, *a fortiori* l'histoire littéraire, n'est jamais chez lui conçue sur un mode téléologique, voire évolutionniste, où ce qui précède n'a d'autre fin que de préparer ce qui suit, où ce qui suit n'est que l'aboutissement ou le raffinement de ce qui précède ; elle n'est pas non plus modelée sur un patron national et patrimonial, où nos valeurs historiques et culturelles seraient des biens propres et exclusifs avec lesquels « les autres » – individus, peuples – ne pourraient avoir de relation que d'allégeance ou subordination. Non, l'histoire est et reste toujours, dans ses textes, un enjeu vivant car elle constitue une construction continue et donc une histoire partagée : partagée entre des dynamiques concurrentielles qui, parce qu'elles se polarisent en des oppositions manifestes, parviennent très souvent à masquer les contradictions profondes qui les animent sur le plan politique ; mais partagée aussi au sens où elle peut être commune, générant en effet, pour des cultures et des peuples différents, de nombreuses occasions – tant exceptionnelles que quotidiennes – de se côtoyer, de sympathiser, de vivre ensemble et d'agir ensemble… Ces investigations historiques, menées au sein d'une exploration des champs – littéraires, politiques, culturels – et suivant une constante interrogation sur la construction des sujets – entre la France et l'Afrique, ou plus exactement entre histoire française de l'Afrique et histoire africaine de la France – sont, de fait, les principales lignes de force qui relient entre eux les essais de *L'illusion de l'altérité*. Et je ne choisis pas ce terme d'essais au hasard : il suffit de relire en effet la définition que B. Mouralis donne de ce genre littéraire pour comprendre en quoi il est tout aussi approprié que celui d'« études » que lui préfère plus modestement et scientifiquement le sous-titre. « Un écrit qui répond aux standards de la recherche académique tend vers l'essai », écrit B. Mouralis, « à partir du moment où l'auteur utilise l'appareil formel de la science pour remettre en cause un certain nombre de thèmes consacrés par la tradition universitaire » (p. 507).

C'est en cela que la critique littéraire, comme la sociologie, est un sport de combat tout autant qu'une entreprise de dévoilement, comme dirait P. Bourdieu, et c'est ce que j'aime par-dessus tout à la lecture de ces textes, et pourquoi je ne cesse d'y revenir dans mes propres enseignements de littérature africaine ou d'histoire du colonialisme. Prenez, par exemple, des essais comme « L'écrivain africain et la question de l'impôt », « Orientalisme et africanisme », « Littérature africaine, oral, savoir », ou « Aliénation, conversion, souffrance », pour ne citer que certains des plus récents parmi ceux qui sont réunis dans le volume. Par-delà une démarche critique toujours solide, qui éclaire bien les problèmes soulevés par telle question, telle pratique ou telle interprétation, en identifiant systématiquement leurs contradictions internes ou les obstacles externes à leur bonne compréhension ou résolution, B. Mouralis n'hésite pas à prendre position, explicitement ou discrètement ; je dirais même que le choix de ses sujets, autant que leur traitement, est un positionnement réfléchi dans la manière de construire et d'articuler ensemble champ littéraire, champ culturel et champ politique.

L'émergence des littératures africaines d'expression européenne, leur « conquête de l'espace public colonial », pour reprendre le titre d'un livre de Hans-Jürgen Lüsebrink (2003) que B. Mouralis aime à citer, furent assurément des actes politiques, et il s'agit donc d'en bien comprendre les motivations et les stratégies sans s'illusionner sur cette rhétorique de l'altérité qui, dans un contexte d'opposition au système colonial, a pu, avec l'assentiment de ce dernier, se trouver mise en avant – notamment à l'ère de la négritude triomphante. L'enjeu essentiel fut toujours et reste bien la constitution d'un discours littéraire et d'un discours savant *en* Afrique et *sur* l'Afrique, et sur ce point « tout ne se vaut pas » (p. 160), parce qu'il est effectivement des usages aliénants et des usages émancipateurs de la raison, comme il est des politiques conservatrices, réactionnaires ou rétrogrades et des politiques novatrices, révolutionnaires ou progressistes au plan de la recherche et, plus largement, de la culture. Faire sérieusement de l'Afrique un objet du discours universitaire, « redonner au sujet africain toutes ses prérogatives » (p. 241), encourager et soutenir, en Afrique et ailleurs, la production scientifique des Africains : voilà un chantier commun aux enseignants, aux chercheurs, aux écrivains qui veulent produire un savoir sur l'Afrique. Et de telles prises de position s'apparentent bien à la méthode que préconisait le philosophe William James, qui consiste à interpréter les théories et les idées en retraçant aussi leurs conséquences pratiques (*Le Pragmatisme*, 1907). Quelle est, dès lors, la politique menée dans telle université ou telle institution de recherche, par tel pouvoir public et telle organisation internationale, pour promouvoir les études et les littératures africaines ? Enfin, quelle différence positive l'étude des littératures négro-africaines apporte-t-elle dans la compréhension du passé colonial et dans la réalisation contemporaine d'un vivre-ensemble, et par là même d'un « devenir-mieux » respectif, pour parler comme Valentin-Yves Mudimbe ?

En mai 1967, Bernard Mouralis publiait à Dakar, dans le journal *Afrique nouvelle*, un texte intitulé « Nécessité de la critique », où il s'inquiétait déjà qu'on ne cherche pas suffisamment à « développer chez le public l'esprit critique, sans lequel aucun progrès n'est possible » (p. 611). À cette nécessité, il ajouta très tôt un devoir d'autocritique, ou plus exactement d'« auto-analyse » dont *L'Illusion de l'altérité* nous offre à de nombreuses occasions l'esquisse – pour reprendre un terme commun aux autobiographies intellectuelles de V.-Y. Mudimbe (*Les Corps glorieux des mots et des êtres : esquisse d'un jardin à la bénédictine*, 1994) et de P. Bourdieu (*Esquisse pour une auto-analyse*, 2004). En lisant ces essais de B. Mouralis, on ne saurait donc échapper à une question : qu'avons-nous fait et que faisons-nous pour continuer ce qu'il a, à tous les sens du terme, *engagé* ?

■ Anthony MANGEON